HAL
open science

Études de genre et critique féministe dans le monde anglophone : histoire et parcours croisés

Anne Besnault

▶ **To cite this version:**

Anne Besnault. Études de genre et critique féministe dans le monde anglophone : histoire et parcours croisés. ELFe XX-XXI, 2016, Études de littérature de langue française des xxe et xxie siècles. À la lumière des études de genre, 6, pp.41-61. 10.15122/isbn.978-2-406-07040-5.p.0041 . hal-02374917

HAL Id: hal-02374917

https://normandie-univ.hal.science/hal-02374917

Submitted on 21 Nov 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Anne Besnault-Levita

Université de Rouen

Département d'Études Anglaises – Eriac

Études de genre et critique féministe dans le monde anglophone
Histoire et parcours croisés

Type de publication: Article de revue

Revue: ElFe XX-XXI
2016, n° 6. Études de littérature de langue française des xxe et xxie siècles. À la lumière des études de genre

Études de genre et critique féministe dans le monde anglophone : histoire et parcours croisés

J'aimerais commencer par mettre en regard deux trajets opposés : celui, personnel, de ma rencontre avec les *women's* et *gender studies* et celui, plus général, de l'évolution de la critique féministe et des études de genre en Grande Bretagne et aux États-Unis. Ce travail me paraît en effet pouvoir constituer le point de départ du récit à la fois singulier et révélateur d'un décalage temporel et culturel, décalage indubitablement lié à une double appartenance : je suis une angliciste vivant et exerçant en milieu francophone. À ce titre, et comme l'expliquent Saba Bahar et Valérie Cossy dans leur introduction au volume 22 de *Nouvelles Questions Féministes*, j'occupe une position marginale, « à la fois en tant que littéraire[…] parmi des féministes provenant des sciences sociales et en tant qu'angliciste […] en milieu francophone »[1]. Avec la distance et la modestie nécessaires, je me reconnais donc à la fois dans les propos de la critique littéraire britannique Janet Todd, qui, dans ce même volume publié en 2003, évoquait le « mépris des chercheuses françaises férues de théorie pour "l'empirisme naïf" des Anglo-Saxonnes »[2] et dans les lignes de Bahar et Cossy qui s'y

1 Bahar Saba, Cossy Valérie, « Le canon en question : l'objet littéraire dans le sillage des mouvements féministes », *Nouvelles Questions Féministes* 2/2003 (Vol. 22) , p. 9.

2 Todd répondait ici à une question sur le décalage institutionnel entre la situation de la recherche féministe dans les pays anglo-saxons d'une part, en France et en Suisse de l'autre. Selon elle, ce mépris fut tel qu'il lui fut « difficile d'imaginer des alliances entre ces deux cultures, hormis les cas où les Anglo-américaines ont purement et simplement assimilé la French Theory. » Elle poursuit en disant : « Un de mes souvenirs les plus gênants est d'avoir

exprimaient sur le « peu d'intérêt que suscitent les apports de la réflexion féministe dans le monde francophone ». Il y a treize ans, en effet, « les interventions les plus intéressantes » comme les « réflexions plus conceptualisées » continuaient de provenir d'outre-Atlantique (*op. cit.*, p. 9); il n'y avait en France qu'un seul groupement de recherche du CNRS centré sur la question du genre, le GDRE Mage[3], et aucun mastère d'études sur le genre, puisque c'est en 2005 que fut créé le premier « Master Genre(s), pensées des différences, rapports de sexe », devenu en 2015 Master d'études de genre, à Paris 8[4]. C'est dans cette même université qu'Hélène Cixous, dont on peut rappeler qu'elle fut agrégée d'anglais et spécialiste de Joyce, fonda, en 1974, un Centre d'études féminines proposant alors un DEA et un Doctorat d'Études féminines. En 2003, le comité de pilotage « Disciplines, métiers, carrières et genre », auquel est toujours adossée la Mission pour la place des femmes au CNRS (2001)[5], l'Institut Émilie du Châtelet, créé en 2006, le GIS-Institut du Genre, fondé en 2012[6], la Fédération de recherche sur le genre (Fédération RING) constituée sur les conseils du Ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche[7], l'UMR LEGS (Laboratoire d'études de genre et de sexualité créé en 2014 à l'initiative de l'INHSH)[8], le laboratoire Junior GenERe (Genre: Epistémologie & Recherches) basé à l'ENS de Lyon[9] et les formations sur le genre qui voient le jour depuis quelques années n'existaient pas. La France était en retard d'un train ou deux, ou d'au moins une « vague », pour reprendre la terminologie anglo-saxonne décrivant les différentes phases du mouvement d'émancipation des femmes, à moins qu'elle n'ait souhaité témoigner, consciemment et inconsciemment, de sa résistance face aux concepts, modes et théories importés d'outre-Manche et surtout d'outre-Atlantique[10].

À cet égard, il est intéressant de lire et de comparer les explications avancées par les universitaires confrontées au décalage culturel et chronologique auquel je fais allusion. Dans

montré ma revue *Women and Literature* à Julia Kristeva dans les années 70 et de n'avoir réalisé l'absurdité de mon geste qu'après coup » (« Des marges au cœur de l'institution universitaire : trajectoire d'une intellectuelle féministe anglo-saxonne. Entretien avec Janet Todd », *Nouvelles Questions Féministes* 2/2003 (Vol. 22) , p. 89).

3 http://institut-du-genre.fr/fr/autour-du-genre/les-reseaux-de-recherche/article/gdr-mage

4 http://www.univ-paris8.fr/Master-Genre-s-pensees-des,551

5 http://www.cnrs.fr/mpdf/

6 http://institut-du-genre.fr/fr/le-gis-institut-du-genre/

7 http://www2.univ-paris8.fr/RING/

8 http://www.legs.cnrs.fr/

9 http://triangle.ens-lyon.fr/spip.php?rubrique557

10 Sur ce retard français, on pourra lire l'État des lieux des enseignements et des recherches sur le genre en France, proposé par l'Association nationale des études féministes (ANEF) en annexe de l'excellent *Le Genre comme catégorie d'analyse: Sociologie, histoire, littérature*, sous la direction de Dominique Fougeyrollas-Schwebel, Christine Planté, Michèle Riot-Sarcey et Claude Zaidman. Ce rapport confirme notamment « l'absence totale de "diplômes'' en "études genre'' en France » en 2003 malgré les 358 cours sur le genre dans les universités et les Grandes Écoles recensés à cette date (Paris, L'Harmattan, 2003, p. 214-230). Parallèlement, un rapport européen récent faisait état, pour la même période, de 50 diplômes en *Women's Studies* en Grande Bretagne, et de la création dans les années 1990 de 101 postes fléchés de Professeur-e-s de rang A en *Women's Studies*.

l'interview citée plus haut, Todd évoque le faible intérêt des chercheuses et chercheurs français pour « les écrivaines d'expression anglaise ou pour la critique qui a soutenu leur réception » comparé à l'appétit de leurs homologues allemands, italiens, espagnols ou hollandais pour ces mêmes auteures ; elle souligne la rivalité linguistique entre le français et l'anglais ainsi que l'influence de la psychanalyse comme outil théorique allant à l'encontre « du lent processus d'exhumation du passé » sur lequel une grande partie de la critique féministe anglophone est fondée (*op.cit.*, p. 89). Pour Bahar et Cossy, les « études littéraires dans le champ de la littérature d'expression française sont encore trop liées à l'identité nationale et à la gloire de la francophonie métropolitaine, comme en témoigne le poids d'institutions telles que l'Alliance française, l'Académie française ou le sommet de la Francophonie »[11]. Leur analyse de la façon dont la critique littéraire française est façonnée par « les valeurs universalistes et transcendantes des textes littéraires et sur une notion de l'esthétique qui veut que celle-ci dépasse tout contexte particulier, qu'il soit de race, de nation ou de sexe » rappelle le débat national sur la parité dans les années 1999-2000, et les querelles entre tenants d'un universalisme républicain et les défenseurs d'un pragmatisme politique plus anglo-saxon dans sa vision et sa culture (*ibid.*, p. 9-10). Bahar et Cossy évoquent enfin le champ littéraire « relativement décentralisé » des études britanniques et américaines, où « les questions de contexte, avant même l'intervention des féministes, ont pu être posées sans renvoyer automatiquement les œuvres et leurs auteurs à des particularismes » (*ibid.*, p. 10). Dans leur préface à *La Fabrique du genre*, un ouvrage collectif publié en 2008, Sophie Marret et Claude Le Fustec parlent, quant à eux, d'« un fait de culture » qui est aussi « le produit d'un déplacement ». Alors que les études de genre, expliquent-ils, « sont issues des travaux des féministes de la génération des années soixante-dix, notamment Hélène Cixous, Julia Kristeva et Luce Irigaray, qui se positionnèrent en regard de la psychanalyse freudienne et lacanienne, les développements contemporains sont plus spécifiquement américains, bien que puisant leurs sources dans le post-structuralisme français, en particulier Foucault, Derrida, Lacan, l'on pense en particulier à Judith Butler, Léo Barsani ou eve Sedwick »[12]. Il faut enfin lire l'article paru en 2003 de Christine Planté, « Genre, un concept intraduisible? », pour avoir une compréhension fine des enjeux critiques révélés par le décalage en question, depuis la question linguistique jusqu'à celle de la « singularité culturelle qui résiste », en passant par

11 Bahar, Cossy, op.cit., p. 9-10.

12 S. Marret et C. le Fustec (dir.), *La Fabrique du genre* : *(dé)constructions du féminin et du masculin dans les arts et la littérature anglophones*, Presses Universitaires de Rennes, 2008, p. 11. Sophie Marret et Claude le Fustec sont toutes deux enseignantes-chercheuses et anglicistes.

« l'identification sommaire de toute une réflexion sur la différence des sexes à l'affirmation d'une *écriture féminine* »[13].

Deuxième « vague »

Lorsque je commençai ma thèse de Doctorat sur *L'ellipse dans les nouvelles de Katherine Mansfield, de Virginia Woolf et d'Elizabeth Bowen*, en 1992, je n'avais qu'une très vague idée de ce « dialogue paradoxal » entre la France et le monde anglophone, pour reprendre cette fois les mots d'Anne Tomiche et de Pierre Zoberman dans leur introduction à *Littérature et identités sexuelles*, publié en 2007, et de la façon dont je pouvais répondre à la question de la construction du genre en littérature. Mon travail portait sur trois représentantes — deux anglaises, une irlandaise — de la fiction moderniste des années 1910-1940 appartenant au haut modernisme anglais (*high modernism*), et faisant preuve, à ce titre, de stratégies scripturales novatrices et caractéristiques d'une modernité comprise comme l'invention d'une nouvelle esthétique en rupture avec la tradition littéraire incarnée par les victoriens puis les édouardiens. Pour une doctorante effectuant sa recherche dans les années 1990, une thèse portant sur un corpus moderniste impliquait une parfaite connaissance de ce mouvement artistique dans ses aspects culturels et formels. On parlait alors peu de *New Historicism* ou de *cultural studies* ; le substantif *modernism* s'utilisait au singulier alors qu'il est aujourd'hui presque systématiquement mis au pluriel afin d'éviter toute approche critique totalisante et simplificatrice. Il s'agissait d'expliquer la rupture avec le passé, et la mise en crise, par des écritures singulières, des codes de représentation artistique du XIXe siècle. Le « nouveau », tel qu'Ezra Pound en avait fait, avec Virginia Woolf, Wyndham Lewis, D. H. Lawrence et d'autres, sa devise — « Make it new »[14] — s'interprétait encore, et surtout en France, essentiellement en termes de révolution esthétique et de formalisme avant-gardiste : les impulsions et réussites plurielles voire contradictoires du modernisme n'étaient alors pas au centre de la réflexion. Mansfield, Woolf et Bowen étaient des écrivaines dont j'étudiais les nouvelles, un genre littéraire ayant longtemps occupé, même en Grande-Bretagne, la position de contre-genre : la question du *gender* était presque inévitable à partir d'un tel corpus et d'un tel sujet ; mais j'abordais les questions du non-dit, des silences et de l'irreprésentable de l'œuvre principalement avec les outils de la critique française structuraliste et post-

13 C. Planté, « Genre : un concept intraduisible », *Le Genre comme catégorie d'analyse : Sociologie, histoire, littérature*, *op. cit.*, p. 127-136.

14 Wyndham Lewis (ed.), *Blast: Review of the Great English Vortex*, London, John Lane, 1914, p. 147.

structuraliste (Barthes, Genette, Blanchot, Todorov, Ricœur, Hamon, Jenny, Lyotard,…) et de l'histoire littéraire anglo-américaine. La « mort de l'auteur » m'éloignait de la critique historique et biographique, et je trouvais la critique psychanalytique extrêmement difficile à aborder. Quant à l' « écriture féminine » telle que pratiquée par Cixous, Kristeva et Irigaray, son influence déclinait en France alors même qu'elle permettait à la critique littéraire féministe anglophone de fonder la « gynocritique »[15]. Ainsi, la Kristeva que j'apprenais à lire était celle qui parlait si bien de l'interprétation barthésienne de la littérature, et non la Kristeva de « Féminité et écriture. En réponse à deux questions sur Polylogue » (1977) ou du « Temps des Femmes » (1979). Rétrospectivement, il me semble pouvoir dire que l'approche aurait nécessité par ailleurs la fréquentation de lieux institutionnels susceptibles de me rendre ces outils théoriques accessibles dans une pratique collective qui n'existait plus, ou qui existait encore, mais ailleurs[16].

D'autres ressources étaient pourtant à ma disposition : depuis les années 1980, en effet, la critique littéraire anglophone était marquée par la fin d'une épistémologie anhistorique du modernisme, par le retour sur l'opposition, préalablement figée par une certaine doxa, entre tradition et innovation, haut modernisme et culture de masse, esthétique et idéologie, mais aussi par l'apogée d'un féminisme politique et théorique « deuxième vague » contre la radicalité duquel les études universitaires françaises donnent le sentiment d'avoir souhaité se prémunir. Commencée dans les années 1960 outre-Atlantique mais aussi outre-Manche, cette phase de militantisme et de construction d'un corpus théorique fut marquée par l'intensification, la diversification et l'institutionnalisation de travaux et de débats sur les identités sexuelles et le genre[17]. C'est en 1970 que fut élaboré le premier programme de *Women's Studies* aux États-Unis, à San Diego State College, deux ans après la publication de *Sex and Gender* de Robert Stoller — ouvrage dans lequel le psychanalyste américain expliquait que les termes *sex* et *gender*, en apparence synonymes, correspondaient à des réalités différentes et indépendantes[18] — et deux ans avant la parution de l'ouvrage de la sociologue Ann Oakley, *Sex, Gender and Society* qui utilisait le concept de *gender* pour, cette fois, élargir

15 C'est Elaine Showalter qui donne la définition de ce néologisme dans « Feminist Criticism in the Wilderness » : « the study of women as writers, and its subjects are the history, styles, themes, genres, and structures of writing by women; the psychodynamics of female creativity; the trajectory of the individual or collective female career; and the evolution and laws of a female literary tradition » (Elaine Showalter (ed.), *The New Feminist Criticism: Essays on Women*, *Literature and Theory*, London: Virago, 1985, p. 248).

16 Sur la question de la réception contrastée du mouvement « French feminism » en France et aux États-Unis, voir notamment Birgit Schippers, *Julia Kristeva and Feminist Thought*, Edinburgh: Edinburgh UP, 2011.

17 Sur la deuxième vague, voir notamment l'ouvrage édité par Linda Nicholson, *The Second Wave: A Reader in Feminist Theory* (New York: Routledge, 1997).

18 R. Stoller, *Sex and Gender: On the Development of Masculinity and Femininity*, London: Science House, 1968.

son acception aux domaines culturel et social[19]. C'est aussi en 1970 que furent publiés deux titres majeurs de la critique féministe: *The Female Eunuch* de l'australienne Germaine Greer, dans lequel la féministe radicale offrait une déconstruction systématique, à partir d'études historiques, littéraires, scientifiques et empruntant à la culture populaire, des notions de féminin (« womanhood ») et de féminité (« femininity »), et le *Sexual Politics* de l'Américaine Kate Millet, qui, à partir des œuvres de D. H. Lawrence, Henry Miller et Norman Mailer, montrait comment la sexualité pouvait être l'un des lieux privilégiés de la domination patriarcale[20]. Au cours des deux décennies qui suivirent, les grands classiques de la critique féministe anglo-américaine furent publiés et discutés, accompagnant la création de départements de *women's* et *gender studies* dans la plupart des grandes universités publiques et privées. Aujourd'hui, un grand nombre de ces publications continuent à être rééditées et utilisées pas les universitaires et les chercheurs dans leurs cours et ouvrages critiques.

Pour comprendre l'importance de ces travaux pour une jeune chercheuse en littérature à la fin des années 1990, il suffit de parcourir la table des matières de l'excellente anthologie éditée en 1997 par Robyn Warhol et Diane Price Herndl et de constater que c'est entre 1975 et 1990 que publièrent les incontournables Ellen Moers (*Literary Women: The Great Writers*, 1976), Elaine Showalter (*A Literature of Their Own: British Women Novelists from Brontë to* Lessing, 1977, et *The Female Malady: Women, Madness, and Culture in England 1830-1980*, 1985), Annette Kolodny (« Dancing Through the Minefield: Some Observations on the Theory, Practice and Politics of a Feminist Literary Criticism », 1979)[21], Sandra M. Gilbert et Susan Gubar (*The Mad Woman in the Attic: The Woman Writer and the Nineteenth-Century Literary Imagination*, 1979), Dale Spender (*Man Made Language*, 1980 et *Feminist Theorists*, 1983), bell hooks (*Ain't I a Woman: Black Women and Feminism*, 1981,et *Feminist Theory form Margin to* Center, 1984), Jane Gallop (*The Daughters' Seduction: Feminism and Psychoanalysis*, 1982 et *Thinking Through the Body,* 1988), Teresa de Lauretis (*Alice Doesn't: Feminism, Semiotics, Cinema,* 1984 et *Technologies of Gender: Essays on Theory, Film and* Fiction, 1987), Eve Kosofsky Sedwick (*Between Men: English Literature and Male Homosexual Desire*, 1985), Toril Moil (*Sexual/Textual Politics,* 1985), Alice Jardine (*Gynesis: Configurations of Woman and Modernity*, 1985), Donna Haraway (« A Manifesto for Cyborgs », 1985), Cora Kaplan (*Sea Changes: Essays on Culture and* Feminism, 1986), Elizabeth Meese (*Crossing the Double-Cross: The Practice of Feminist* Criticism, 1986), Nancy Armstrong (*Desire and Domestic Fiction: A*

19 A. Oakley, *Sex*, *Gender and Society*, New York, Harper Colophon Books, 1972.

20 Traduit en 1971 en français sous le titre *La Politique du mâl*e (Paris: Stock).

21 A. Kolodny, *Feminist Criticism*, vol. 6, no. 1, 1980, p. 1-25.

Political History of the Novel, 1987), et Joan Scott (G*ender and the Politics of History*, 1988) dont les travaux d'historienne influencèrent largement la théorie littéraire féministe[22].

Même si, dans les années 1980, l'expression « feminist theory » ne permettait pas, comme aujourd'hui, de renvoyer à un type de recherche, à un profil d'enseignant-chercheur, ou à une entrée de catalogue dans une bibliothèque, les travaux cités contribuèrent, avec d'autres, à modifier profondément le paysage des sciences humaines en général et des études littéraires en particulier aux États-Unis et au Royaume Uni. Il y eut d'abord, comme l'explique Mary Eagleton dans un article intitulé « Literary Representations of Women »[23], « *the totalizing* » *studies* des années 1970 qui incluent les travaux de Kate Millett précédemment citée, mais aussi de la journaliste et militante américaine Betty Friedan (*The Feminine Mystique*, 1963)[24], de Germaine Greer, et d'Eva Figes (*Patriarchal Attitudes: Women in Society*, 1970), travaux qui furent caractérisés par une dénonciation de la domination politique et culturelle des hommes et de la marginalisation des femmes. La place de la littérature y était essentielle comme lieu de représentation des rapports sociaux et symboliques entre les genres et comme vecteur, en particulier chez les auteurs hommes du canon, de la représentation et perpétuation de ces rapports. L'accent y était mis sur l'absence et le silence des figures féminines ; l'indignation et la colère y étaient plus que palpables. On reprocha à ces grands textes féministes d'étudier trop peu d'écrivains femmes, mais ils posèrent indubitablement des questions essentielles sur l'histoire littéraire, la formation du canon et la représentation du féminin en littérature.

Dans un deuxième temps, pour reprendre les distinctions utiles d'Eagleton, la phase « Cherchez la femme » vit se déplacer la théorie critique vers la question de la représentation des femmes par les femmes et pour les femmes. Femmes personnages, auteures et lectrices devinrent des catégories d'investigation pour Elaine Showalter, Sandra Gilbert, Susan Gubar, Ellen Moers et bien d'autres. La « gynocritique » ainsi définie fut accompagnée par la fondation de maisons d'édition féministes (*The Feminist Press* à New York, ou *Virago* au Royaume-Uni) ; l'élargissement du canon, la reconnaissance d'une tradition littéraire spécifique — *A Literature of their Own* —, pour reprendre l'expression bien connue de Showalter posa en des termes nouveaux les questions d'influence et de « paternité »

22 Cette liste n'est évidemment pas exhaustive et les titres choisis pour chaque auteur sont représentatifs de leur travail. Ces critiques, avec Hélène Cixous et Julia Kristeva, sont néanmoins les plus représentées dans les anthologies de théorie littéraire féministe.

23 M. Eagleton, « Literary Representations of Women », in Gill, Plain, Susan, Sellers (eds.), *A History of Feminist Criticism*. Cambridge: Cambridge UP, 2007. p. 105-119.

24 Publié en 1963, l'ouvrage de Friedan, dans lequel est remis en question l'*American way of life* des année 1950 et le retour, après les années 1920-1930, d'une oppression politique et culturelle des femmes, repose sur 5 ans d'enquêtes historiques, sociologiques et psychologiques auprès des femmes issues de la classe moyenne blanche. L'ouvrage connut un succès immédiat aux États-Unis et fut traduit en 1964 par Yvette Roudy.

littéraires (*authorship*). Si l'invention de la catégorie *women writers* continue à poser problème, elle fut néanmoins le point de départ de débats passionnants et de l'élaboration d'une critique radicale des institutions et de l'histoire littéraire traditionnelle.

Enfin, lors de son tournant théorique (*theoretical turn*), explique Eagleton, la deuxième « vague » aborda une phase d'auto-critique qui devait se prolonger et connaître son apogée au moment de la troisième « vague », notamment en intégrant les travaux issus des rangs de la *French Theory* en général : Derrida, Lacan, Foucault, et les représentantes du *French feminism* dont on étudia les liens avec le marxisme d'une part, avec la psychanalyse de l'autre[25].

Ces fréquents allers-retours entre la France et les États-Unis notamment sont presque mieux connus des chercheurs du monde anglophone que de nos collègues français : les bibliothèques des universités anglaises et américaines possèdent encore des rayonnages dédiés à la *French theory* et au *French feminism* alors que l'on peut trouver dans nos universités de jeunes doctorants (rares, heureusement) qui tentent de réinventer l'idée d'écriture féminine sans avoir lu Cixous ou Kristeva, et sans s'interroger sur la différence, dans leurs usages théoriques, entre le mot « féminin » et son faux calque « *feminine* ». Peu, en tout cas, parmi les quelques jeunes chercheurs en littérature qui s'intéressent à la question du genre et de la critique féministe, ont lu les travaux de Luce Irigaray sur la sexualité et la sexuation du langage[26], ou de Jacqueline Rose et Catherine Belsey, inspirés de la psychanalyse freudienne et représentatifs des grands débats des années 1980 sur les rapports conflictuels entre cette approche du sujet et la littérature[27]: effets de mode, ignorance ou désintérêt pour leurs aînées, discrédit de la psychanalyse ? Certes, l' « essentialisation » ou la « biologisation » du débat que l'on a pu reprocher à ces auteurs et la conception de la dualité fondamentale entre les sexes qui en découlait semblent impossibles à l'heure du trouble dans le genre tel que défini notamment par Judith Butler[28]. Pourtant, les textes importants de Kristeva et de Cixous sont toujours cités dans de récents ouvrages sur le genre ou la théorie féministe

25 À ce sujet, on pourra relire l'anthologie éditée par Elaine Marks et Isabelle de Courtivron, *New French Feminisms* (New York, Schocken Books, 1981) ainsi que l'introduction d'Anne Tomiche et de Pierre Doberman précédemment citée.

26 Dans *Speculum de l'autre femme* (1974), Irigaray opposait à la théorie lacanienne du sujet féminin et du langage celle de la « différence » et de la « pluralité » de la sexualité et du langage féminin. Voir aussi, du même auteur, *Parler n'est jamais neutre* (1985), et « L'ordre sexuel du discours » (1987).

27 Sur cette question, et sur la naissance d'un *psychoanalytical* feminism dans les années 1970-80 en réaction à la vision jusque-là dogmatique de Freud comme de l'ennemi des féministes, voir notamment Juliet Mitchell, *Psychoanalysis and Feminism: A Radical Reassessment Of Freudian Psychoanalysis* [1974] (New York: Basic Books, 2000), et Nancy Chodorow, *Feminism and Psychoanalytic Theory* (New Haven and London: Yale UP, 1989).

28 Ici, voir bien sûr le *Trouble dans le Genre*, de Judith Butler, ainsi que son explication dans *Undoing Gender*, du nécessaire passage de la « différence » entre les sexes au « trouble dans le genre » (chapitre 10, « The Question of Social Transformation », p. 208-210). Pour mémoire, Butler publie *Gender Trouble* en 1990 ; il ne sera traduit en français qu'en 2005.

comme le *Feminist Reader* de Belsey et Moore, le *Feminist Literary Theory* de Mary Eagleton, ou le *Feminisms: An Anthology of Literary Theory and Criticism* de Warhol et Price Herndl.

C'est ainsi grâce aux travaux publiés entre les années 1970-1990 de part et d'autre de l'Atlantique et de la Manche que furent forgés les outils qui servent aujourd'hui encore, et malgré les remises en cause et l'apparition de nouvelles questions, de socle théorique aux générations actuelles. Dès les années 1980, et avant même que les *post-colonial studies* n'aient le vent en poupe, la littérature ne fut plus jamais isolée de la culture en général et du politique en particulier. Elle cessa définitivement d'être une catégorie à part, dépositaire de vérités intemporelles concernant une nature humaine éternelle, et les grands auteurs du canon purent être remis en cause[29]. À partir de l'exploration de la construction du féminin et du masculin et de leur représentation dans les œuvres, ce n'est pas la biographie de l'auteur qui opérait un retour, mais l'histoire et l'historicité des discours, l'idéologie, le corps, le pouvoir des politiques institutionnelles, la matérialité de la culture. Il s'agissait d'écrire à nouveau l'histoire des femmes, de leur sujétion et de leurs tentatives d'émancipation ; mais il fallait aussi en décoder les représentations et l'écriture. D'immenses champs de recherche et possibilités de débats s'ouvraient et restent ouverts, que la perspective soit centrée sur l'interprétation des textes (*the feminist as reader*), ou sur la femme comme écrivain (*women as writers*)[30]: les chercheurs et universitaires anglo-saxons travaillèrent ainsi à mettre en crise les notions de tradition littéraire au féminin[31], de canon et de « paternité » littéraire (mais comment traduire de façon neutre en français *authorship* et *foremothers* ?) ; elles explorèrent les possibilités d'accès à l'écriture et à la publication pour les femmes écrivains, leur pratique de la subversion comme stratégie directe ou indirecte, les politiques éditoriales et leur évolution au cours de l'histoire ; elles mirent l'accent sur la censure et l'auto-censure, les rapports entre critiques littéraires et femmes-auteurs, entre *genre* et *gender*, avec, en toile de fond, la vaste question de la relation particulière des femmes à l'écriture romanesque ; elles s'interrogèrent sur la représentation du genre par le récit de fiction (*feminist narratology*) ou

29 Je traduis ici quelques mots de l'introduction de Belsey et Moore: « "Art" was no longer a cover for politics; "literature" ceased to be a special category, a repository of timeless truths concerning an eternal human nature, and "great authors" could get it wrong. […] Writing was a cultural rather than a purely individual phenomenon, and the social context of literature was more than an explanatory "background" » (« Introduction: The Story So far », *The Feminist Reader*, Basingstoke, 1997, p. 2).

30 Ces distinctions entre modes et modèles théoriques de la critique anglo-saxonne sont explorées dans un article qui fit date publié par Elaine Showalter, "Feminist Criticism in the Wilderness », *Critical Inquiry*, vol. 2, n° 8 (Winter 1981), p. 179-205.

31 Pour ce sujet, comme pour bien d'autres, on notera l'importance de Virginia Woolf dont le célèbre *A Room of One's Own*, publié en 1929, continue à inspirer la critique féministe qui reprit à de multiples reprises son titre pour le décliner en *A Literature of Their Own* chez Elaine Showalter notamment et *a voice of their own*.

le code poétique[32], sur l'utilisation des stéréotypes de genre dans les œuvres du canon d'abord, dans les écrits de femmes ensuite, longtemps considérés, à quelques exceptions près, comme faisant partie d'une littérature mineure.

Quelques paragraphes ne peuvent rendre compte de la façon dont, pour reprendre les mots de Ruth Robbins dans *The English Literature*, le féminisme anglo-saxon, depuis les années 1980, a gagné la bataille intellectuelle[33], dont il a continué à naviguer entre des modèles théoriques différents (biologiques, psychanalytiques, linguistiques et culturels), des approches d'abord centrées sur l'idée de répression et d'oppression, puis sur la question de l'expression et de l'écriture au féminin. Dans le domaine qui est celui de la littérature anglaise, on redécouvrit pour chaque siècle des auteurs oubliés, ces femmes de lettres « obscures » dont Virginia Woolf parlait déjà en 1929 dans *Une Chambre à soi*, depuis les *early modern women writers* telles que Aphra Behn ou Margaret Cavendish, jusqu'aux oubliées du XXe siècle comme Mina Loy, May Sinclair ou Dorothy Bussy en passant par les immenses poétesses victoriennes que sont Christina Rossetti et Elizabeth Barrett Browning[34]. Sans la critique féministe, l'histoire du roman anglais n'inclurait pas, dans son canon revisité, les talentueuses auteures de romans gothiques au XVIIIe que sont Ann Radcliffe et Clara Reeve ni la très controversée Mary Elizabeth Braddon, auteures de romans à sensations (*sensationalist novels*) au XIXe, Elizabeth Gaskell vivrait toujours dans l'ombre de George Eliot, Jane Austen et Charlotte Brontë seraient toujours lues comme des classiques indémodables ayant intégré avec bonheur les conventions patriarcales, qu'elles fussent idéologiques ou esthétiques, Felicia Hemans, Letitia Elizabeth Landon, Hannah More et Charlotte Turner Smith continueraient sans doute à être ignorées par les spécialistes de la poésie romantique anglaise.

J'aurais donc pu (ou dû?), dès mon travail de thèse, avoir conscience de ce corpus et de ces débats. Il est évidemment possible que le choix de mon sujet, ou une certaine timidité politique, aient été les éléments qui pesèrent sur ce que j'appellerais une forme d'évitement. Mais lorsque je tente d'expliquer mon parcours, le décalage entre les pratiques critiques m'apparaît de nouveau, en particulier si je fais un rapide bilan de la critique woolfienne, en

32 Sur ces deux derniers sujets on pourra lire l'excellent *Ambiguous Discourse: Feminist Narratology and British Women Writers* (1996), édité par Kathy Mezei, et l'ouvrage de Barbara Alice Templeton, *A Feminist Theory of Poetics* (1984).

33 « Over the last 40 years or so, feminism has found its way into the academy to the extent that it is now so embedded in the consciousness of students and their teachers that it is rather easy to forget the political meanings the word once had, and the often bitter history of feminism's incorporation into the standard account of what literature might be. this is both a cause of celebration and concern: celebration because, intellectually, if not practically, feminism has won the argument; concern because the practical should still be at the core of what feminism is for, and its adoption as an orthodoxy perhaps undoes its political potential » (Ruth Robbins, Basingstoke: Palsgrave Macmillan, 2011, *The English Literature Companion*, p. 285).

34 Dans une chambre à soi, Woolf utilise l'adjectif *obscure* pour évoquer à la fois les vies des femmes oubliées par l'histoire et les écrivaines négligées par l'histoire littéraire.

France, en Angleterre et aux États-Unis, dans les années 1980-90. C'est en effet au cours de ces deux décennies que les grands ouvrages explorant le « féminisme » woolfien furent publiés[35]: *New Feminist Essays on Virginia Woolf* (1981), *Virginia Woolf : A Feminist Slant*, de Jane Marcus (1983), *Virginia Woolf and the Politics of Style*, de Pamela Transue (1986), *Virginia Woolf and the Language of Patriarchy* (Jane Marcus, 1987), *Writing and Gender: Virginia's Woolf's Writing Practice* (Sue Roe, 1990) pour les principaux. Encore aujourd'hui, la question du *gender* chez Woolf et de son obsession pour le sujet du rapport entre femmes et littérature font l'objet d'études importantes[36]. En France, en revanche, il existe un nombre très réduit de thèses, d'ouvrages collectifs et de monographies consacrés à ces questions[37]. Je suis donc, en tant qu'universitaire, le produit de ma culture.

Troisième « vague »

C'est donc en pleine troisième « vague », dans les années 2000, que je choisis de prendre le train du féminisme anglo-saxon en marche. La deuxième « vague » ne m'avait pas encore effleurée que déjà, aux États-Unis, mais curieusement aussi en France, commençait à se poser la question de la nécessité des *gender studies* au sein de l'institution universitaire et dans les milieux intellectuels : ici, on commençait à s'interroger sur la relative absence des études de genre dans les cursus universitaires notamment ; là-bas il semblait que le féminisme n'avait pas supporté sa rencontre avec Lacan, Foucault, Derrida, Deleuze, Lyotard et autres grands noms de ce que l'on nomme généralement de l'autre côté de l'Atlantique la *French Theory*, à moins que cette rencontre qui est aussi celle des études de genre avec le postmodernisme, combinée aux excès d'un certain radicalisme militant et théorique, n'ait posé plus de problèmes qu'elle n'en ait résolu[38]. Issue des mouvements militants lesbiens et

35 Les spécialistes de Virginia Woolf savent pertinemment que Woolf, qui se méfia tout au long de sa carrière des étiquettes qui assignent à résidence, rejeta assez violemment le terme féministe dans son essai *Trois Guinées*. Mais elle demeure une icône des mouvements et de la critique féministes, à juste titre.

36 Citons notamment Naomi Black, *Virginia Woolf as Feminist* (2004), Anne E. Fernald, *Virginia Woolf: Feminism and the Reader*, (2006); Clara Jones, Virginia Woolf: Ambivalent Activist (2016).

37 En 1986, Frédéric Monneyron rédige une thèse sur *L'Imaginaire androgyne d'Honoré de Balzac à Virginia Woolf* (Littérature comparée, Paris IV), puis publie un ouvrage sur *Bisexualité et littérature: autour de D.H. Lawrence et Virginia Woolf* (Paris ; Montréal : l'Harmattan, 1998); deux autres Doctorats Nouveau Régime portant sur Woolf et la question du genre (*gender*) sont enregistrés au fichier central des thèses depuis 1968 (http://www.ciera.fr/ciera/fichier-central-des-theses-fct): ceux de Denise Ginfray sur *Identité et création : le masculin et le féminin dans l'oeuvre de Virginia Woolf* (Bordeaux 3, 1996) et de Nadège Marsaleix sur *L'Inscription du genre dans l'oeuvre de fiction de Virginia Woolf* (Paris III, 2001); en 2002, Frédéric Regard, Professeur de littérature anglaise à l'Université Paris-Sorbonne et spécialiste du roman britannique XIXe-XXe et d'écriture féminine, publiait chez La Fabrique *La Force du féminin: sur trois essais de Virginia Woolf*.

38 En brouillant les catégories conceptuelles, et en compliquant jusqu'à l'incertitude ontologique les notions d'identité, de sexe et de genre, les discours du postmodernisme renvoyèrent, en renvoient encore, les « femmes » à la difficulté de militer au nom d'une cause claire. Voir l'ouvrage collectif édité de S. Gillis, G. Howie et R. Munford,

queer et de la conscience accrue des différences de classe et de race, la troisième vague — *third wave feminism* — fut un moment d'anxiété politique et méta-critique qui alla jusqu'à imaginer, à partir de la notion de *post-feminism*, la mort prochaine de ce qui l'avait fait naître. Grande figure du féminisme américain, Wendy Brown, qui enseignait alors à Berkeley les sciences politiques et la théorie féministe, écrivait en 1997 un article intitulé « The Impossibility of Women's studies »[39] ; le 29 juin 1998, *Time Magazine* posait une question pour certains inquiétante : « Is Feminism Dead? ». En 2000, dans *Feminism is for Everybody: Passionate Politics,* la féministe et afro-américaine bell hooks s'inquiétait de l'institutionalisation universitaire de la pensée féministe, de son élitisme, de sa tendance jargonnante, et de la fin d'une solidarité politique entre femmes (*politicized sisterhood*)[40].

En France, le n° 2825 de *Télérama* daté du 6 mars 2004 proposait une enquête sur le féminisme français intitulée : « Où sont passées les féministes ? ». Cette enquête était sous-titrée « Tout ça pour rien ? ». L'article mentionnait deux siècles de lutte, les succès évidents et les échecs douloureux, l'apparition de mouvements récents tels que les « Chiennes de garde » en 1999 et « Ni putes ni soumises » en 2002, et s'achevait sur une note nostalgique et ces paroles d'Hélène Cixous : « Question de génération. Il n'y a plus ici d'expérience collective, comme les guerres, pour forger les âmes citoyennes. C'est mieux. Mais notre paysage est sans alerte. Les militants l'ont quitté ». En 2003 et toujours en France, Elizabeth Badinter écrivait dans *Fausse Route*, « le féminisme de ces dernières années a laissé de côté les combats qui ont fait sa raison d'être ». Et plus loin: « En vérité, le féminisme a bien gagné la bataille idéologique. Il se trouve doté d'un pouvoir moral et culpabilisateur considérable[41] ».

C'est pourtant en 2001 à Exeter, lors d'une conférence internationale intitulée *Third Wave Feminism* que, dans un bel esprit de contradiction, je compris la nécessité d'intégrer à mes recherches la perspective féministe, à la fois comme question politique et théorique. Le colloque s'interrogeait sur le devenir du féminisme, le dépassement d'oppositions problématiques telles que égalité/différence ou nature/culture, la fin d'un essentialisme prenant le risque d'un relativisme désabusé et soulevait, en un mot, la question toujours cruciale des rapports entre théorie critique et engagement politique. Au moment même où les chercheurs et chercheuses du monde entier observaient avec inquiétude les limites des acquis de la deuxième vague, il semblait à l'observatrice que j'étais qu'enfin la théorie que j'avais

Third Wave Feminism: A Critical Exploration, Basingstoke: Palgrave Macmillan, 2007. L'ouvrage fit suite à la conférence d'Exeter que j'évoque ici. Voir aussi A. Besnault-Levita, « Critique et théorie féministe : au-delà du scepticisme », *La Critique*, *le critique*, sous la direction d'Émilienne Baneth-Nouailhetas, Presses Universitaires de Rennes, 2005, p. 55-68.

39 Wendy Brown, *Differences* 9 (3), 1997, p. 79-102.

40 bell hooks, *Feminism is for Everybody: Passionate Politics* [2000], New York and London: 2015.

41 Elisabeth Badinter, *Fausse Route*, Paris, Odile Jacob, 2003, pp. 19-20 et 184.

commencé à lire s'incarnait, prenait corps dans des vies, des identités, des parcours. Les féministes africaines, nord-africaines, américaines, polonaises, anglaises présentes à Exeter avaient toutes lu Foucault, Derrida, Deleuze, Lacan, Lyotard, Marx, Althusser, mais aussi Cixous, Kristeva, Showalter, Butler et l'ensemble du corpus théorique des générations précédentes ; toutes parlaient depuis des lieux géographiques et institutionnels différents, depuis des positions d'énonciation différentes. Derrière la théorie, la question du politique restait essentielle, même si aucune des questions posées ne se laissait jamais enfermer dans des grilles de lecture prédéterminées : qu'est-ce qu'un sujet ? qu'est-ce que l'humain ? qu'est-ce qu'une « vie vivable » (l'expression est récurrente dans les textes et conférences de Judith Butler) pour une femme, un homme, un transsexuel ? Que veut dire proposer une critique ? Quelles sont les conditions de possibilité d'un discours « féministe » en terre musulmane ? Quels sont les liens entre théorie philosophique ou littéraire et militantisme ? Il y avait là des corps et du corps, de l'appartenance à une double, triple, voire quadruple identité (sexe, race, classe et orientation sexuelle) ; j'y trouvai de l'engagement, de la recherche, du conflit, de l'histoire et des histoires, et malgré les divergences et les différences, ce que les Anglaises et Américaines appellent *a sense of commonality* : un sentiment de communauté des valeurs. Derrière les interrogations et la menace d'un scepticisme théorique qui semblait mettre en danger la possibilité des nouveaux combats politiques à mener, il y avait une énergie et une densité de la pensée critique dont parviennent enfin à s'inspirer, depuis les années 2000, les études de genre en France[42]. À partir du corpus utilisé et des réflexions engagées, le travail consista alors pour moi, comme pour de nombreux universitaires et chercheurs/euses outre-Manche et outre-Atlantique spécialistes de littérature, à réconcilier les acquis du féminisme deuxième vague avec les interrogations portées par les discours du post-structuralisme — comme moment de la théorie critique et philosophique —, et du post-modernisme comme condition générale de la civilisation contemporaine occidentale.[43] Il fallait en effet, me sembla-t-il, redessiner à nouveau, à partir de l'historicité des cultures, des langues et des parcours, les limites épistémologiques des questions posées.

Réfléchir avec la troisième vague du féminisme anglo-saxon, c'est ainsi refuser définitivement toute forme d'universalisme, considérer que la vérité objective, le positivisme de la connaissance et la cohérence du sujet sont des fictions, ou du moins des constructions culturelles, c'est apprendre à se garder des méta-récits téléologiques y compris lorsque ceux-ci concernent l'émancipation des femmes, c'est accueillir la pensée située (*situatedness*), la

42 Il faudrait sans doute distinguer ici les études littéraires de l'histoire et de la sociologie, tant les lettres mirent plus de temps que ces autres disciplines à s'emparer véritablement de la question du genre de façon collective et institutionnelle.

43 Voir notamment Linda J. Nicholson (ed.), *Feminism / Postmodernism*, London: Routledge, 1990.

pluralisation des contextes, le différentialisme et le local afin de contester l'hégémonie des discours totalisants et de refonder les catégories conceptuelles qui firent les beaux-jours de la deuxième vague telles que « femme », « sujet », « féminin », « genre » et « identité ». En affirmant, ou en reconstruisant, une identité symbolique ou ethnique, certains discours féministes de la génération précédente avaient en effet pris le risque, pour privilégier un sentiment de cohésion et de cohérence, de reproduire le schéma patriarcal d'inclusion par exclusion autoritaire et normative, conduisant ainsi à une forme de reproduction des modes euro-américains de raisonnement par opposition binaire (*I's / not I's* ce qui est moi, ce qui n'est pas moi) et d'aboutir à une hiérarchisation contestable des oppressions. À la fin des années 1980, le mouvement *queer* proposa ainsi un discours non-identitaire, anti-assimilationiste et visant à brouiller les catégories et les « genres » en s'en prenant à toute forme d'intolérance et d'hétéro-sexisme. « Déconstruire le sujet », écrivait Butler en 1995, « c'est ouvrir le terme à un futur fait de multiples sens, c'est l'émanciper des ontologies auxquelles il s'est trouvé réduit, et faire le lieu ouvert d'un jeu où peuvent advenir des significations jusque-là ignorées »[44]. La déconstruction butlérienne est ici un processus de ré-appropriation linguistique et de redéploiement contingent qui indéfinit les notions catégorielles et les ouvre à un futur qui n'est ni programme ni un destin. Penser qu'il y aurait une et une seule « théorie du genre » destinée à figer à nouveau en les inversant les oppositions binaires est ainsi un contresens : il est en revanche vrai que Butler nous invite à accepter une incertitude fondamentale et les bouleversements épistémologiques qui en résultent.

Ce sont ces bouleversements parfois radicaux que certains, ici en France, semblent juger inacceptables et menaçants, et qui sont contestés outre-Atlantique par des représentantes de la critique féministe troisième vague, comme les philosophes Susan Bordo et Seyla Benhabib (respectivement américaine et turque) ou la professeure de sciences politiques Christine di Stefano. Pour Bordo, par exemple, la notion de *genre* dans sa version conceptuelle la plus ouverte, ou la plus vacillante selon les points de vue, émane d'une tendance dure de la critique féminisme post-moderniste, une critique dont Bordo explique qu'elle n'échappe ni à l'ethnocentrisme qu'elle prétend dénoncer, ni à l'ancrage historico-géographico-culturel auquel elle prétend échapper. Bordo considère ainsi que les discours déconstructionnistes du genre reposent tantôt sur le fantasme de l'absence de point de vue privilégié, tantôt sur celui de l'infinitude des points de vue, courant ainsi le risque d'être

[44] J. Butler, « Contingent Foundations », in S. Benhabib, J. Butler, D. Cornell, N. Fraser, *Feminist Contentions: A Philosophical Exchange*: « To [deconstruct the subject] is to release the term into a future of multiple significations, to emancipate it from the ontologies to which it has been restricted, and to give it play as a site where unanticipated meanings might come to bear » (New York: Routledge, 1995, p. 50). Ma traduction.

politiquement contre-productifs[45]. Ces débats théoriques qui aboutissent parfois à poser le retour d'un essentialisme stratégique comme nécessaire ont surtout permis, dans le champ littéraire, d'explorer d'une nouvelle manière les écritures contemporaines. Dans mon parcours personnel, c'est la notion même de critique littéraire qu'ils permettent de redéfinir.

« I don't like post-feminist; I don't like post-modernist either: I'm some kind of high modernist »

Dans une conférence donnée par Judith Butler à l'Université de Nanterre le 25 mai 2004 dans le cadre du CREART (Centre de Recherche sur l'Art) et de l'École Doctorale « Connaissance et Culture » : « Faire et défaire le genre », Butler répondait à une question posée par l'un des auditeurs avec ces mots lancés comme une provocation à l'encontre d'une certaine doxa critique contemporaine, mais que je perçus aussi comme une réponse au « je ne suis pas féministe » qu'il m'arrive si souvent d'entendre en France : « Je n'aime pas le post-féminisme. Je ne me reconnais pas dans le post-modernisme non plus. J'appartiens en quelque sorte au haut-modernisme »[46]. Ce qui m'intéresse dans ce refus des « post- », c'est le positionnement critique qu'il implique (celui de Butler) et ceux qu'il met à distance, car il me semble bien avoir perçu, dans la réaction d'un auditoire tout acquis à la cause, une forme d'embarras, comme si la conférencière venait de renier quelque chose : une évidence historique (comment Butler peut-elle être autre chose que post-deuxième vague, post-humaniste, post-structuraliste…?), une appartenance catégorielle acceptée, un langage partagé. Butler nous donne ici à entendre la nature problématique de cette rencontre déjà évoquée entre féminisme et post-modernisme, mais aussi la dimension toujours nécessairement critique du féminisme théorique et politique et des études de genre. Cinq ans avant la conférence de Nanterre, Butler évoquait ainsi cette question dans une intervention à Cambridge publiée en 2001 sous le titre: « What is Critique? An Essay on Foucault's Virtue[47] ». La critique en général, rappelait Butler dans son introduction, est toujours critique d'un objet ; contrairement à la philosophie, elle ne peut s'abstraire des relations à son objet. Comme pratique, elle n'a pas pour but le jugement, mais l'évaluation de l'objet étudié ainsi que du

45 L'article de Bordo ici résumé est « Feminism, Postmodernism and Gender-Scepticism »,dans *Feminism/Postmodernism*, New York: Routldege, 1990, p. 133-156.

46 On peut lire le texte de cette conférence à l'adresse suivante: http://stl.recherche.univ-lille3.fr/textesenligne/auteursdivers/Butler.html

47 « What is Critique? An Essay on Foucault's Virtue ». Dans *The Judith Butler Reader*. Edité par Sara Salih avec Judith Butler. Malden (MA.): Blackwell, 2004, 302-

cadre d'étude de cet objet et des institutions dont il émane. En ce sens, la critique, selon Butler, lorsqu'elle implique la remise en cause d'un discours, d'une institution, ou d'une pratique, est l'éthique du politique ; elle a pour vertu d'être un acte d'insubordination volontaire et d'indocilité réfléchie. Penser le genre (*gender*), en somme, ce n'est pas détruire le sujet ou son identité sexuée, mais mettre en crise la notion même de sujet : sujet vivant, sujet représenté, écrivain, lecteur. Cette éthique et politique de l'inconfort (expression que l'on retrouve à la fois chez Foucault et chez Butler) me paraît devoir être au cœur des études de genre et de la critique féministe, comme elle est au centre de ce que nous propose la littérature. C'est en partie en ce sens que je comprends le *I am some high modernist* de celle qui fut d'abord professeur de littérature comparée avant d'être philosophe. C'est aussi à travers l'écriture littéraire qu'une nouvelle façon de voir le monde et d'être au monde comme sujet se fait jour. Saisi par la littérature et la théorie critique, le genre ne saurait être une vérité théorique. Car comme le disait, de façon si juste, puisque paradoxale, Virginia Woolf en 1918: « L'écriture d'une femme est toujours féminine ; elle ne peut être autre chose que féminine; à son point d'excellence elle est absolument féminine : la seule difficulté consiste à définir ce que nous entendons par féminine »[48].

[48] Virginia Woolf, "a woman's writing is always feminine; it cannot help being feminine; at its best it is most feminine: the only difficulty lies in defining what we mean by feminine" ("Women Novelists," *The Essays of Virginia Woolf*, vol. 2: 1912-1918, ed. A. McNeillie, Orlando: Harcourt Brace Jovanovich, 1987, p. 316).

Bibliographie sélective

BAHAR, Saba, COSSY, Valérie. « Le canon en question : l'objet littéraire dans le sillage des mouvements féministes ». *Nouvelles Questions Féministes* 2/2003, vol. 22, p. 4-12.

BAHAR, Saba. « Des marges au cœur de l'institution universitaire : trajectoire d'une intellectuelle féministe anglo-saxonne. Entretien avec Janet Todd ». *Nouvelles Questions Féministes*. 2003/2, vol. 22: p. 78-90.

bell HOOKS. *Feminism is for Everybody: Passionate Politics.* London: Pluto Press, 2000.

BELSEY, Catherine, MOORE, Jane. *The Feminist Reader* [1989]. Basingstoke: Palgrave Macmillan,1997.

BENHABIB, Seyla, BUTLER, Judith (eds.). *Feminist Contentions: A Philosophical Exchange*. New York: Routledge, 1995.

BUTLER, Judith. *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity.* New York: Routledge, 1990.

— « What is Critique? An Essay on Foucault's Virtue ». Dans *The Judith Butler Reader*. Edité par Sara Salih avec Judith Butler. Malden (MA.): Blackwell, 2004.

— *Undoing Gender*. New York: Routledge, 2004.

BUTLER, Judith, SCOTT, Joan W. (eds.). *Feminists Theorize the Political*. New York: Routledge, 1992.

EAGLETON, Mary (ed.). *Feminist Literary History: A Reader* [1986]. Oxford, Blackwell, 1996.

FOUGEYROLLAS-SCHWEBEL, Dominique, PLANTÉ, Christine, RIOT-SARCEY, Michèle, ZAIDMAN, Claude (eds.). *Le Genre comme catégorie d'analyse: sociologie, histoire, littérature.* Paris: L'Harmattan, 2003.

FOX-GENOVESE, Elizabeth. *"Feminism Is Not the Story of My Life."* New York: Anchor Books, 1996.

FRIEDAN, Betty. *The Feminine Mystique* [1963]. New York: Norton, 2001.

GILBERT, Sandra M., GUBAR, Susan. *The Mad Woman in the Attic: The Woman Writer and the Nineteeth-century Literary Imagination* [1979]. London and New Haven: Yale UP, 2000.

GILLIS, S., HOWIE, G., MUNFORD R., *Third Wave Feminism: A Critical Exploration*, Basingstoke: Palgrave Macmillan, 2007.

GREER, Germaine. *The Female Eunuch* [1970]. New York: Harper Collins 2008.

KNELLWOLF, Krista. « The History of Feminist Criticism ». *The Cambridge History of Literary Criticism. Vol. 9: Twentieth Century Historical, Philosophical and Psychological Perspectives.* Ed. Knellwolf, Krista and Christopher Norris. Cambridge: Cambridge University Press, 2001, p. 193-205.

MARKS, Elaine, de COURTIVRON Isabelle (eds.). *New French Feminisms.* New York: Schocken Books, 1981.

MARRET, Sophie, LE FUSTEC Claude (dir.). *La Fabrique du genre: (dé)constructions du féminin et du masculin dans les arts et la littérature anglophones*. Presses Universitaires de Rennes, 2008.

MEZEI, Kathy (ed.). *Ambiguous Discourses: Feminist Narratology and British Women Writers*, Chapel Hill: The University of North Carolina Press, 1997.

NICHOLSON, Linda J. (ed.). *Feminism/Postmodernism*. New York: Routldege, 1990.

— (ed.). *The Second Wave: A Reader in Feminist Theory*. New York: Routledge, 1997.

PLAIN, Gill, SELLERS, Susan (eds.). *A History of Feminist Criticism.* Cambridge: Cambridge UP, 2007.

ROONEY, Ellen (ed.). *The Cambridge Companion to Feminist Literary Theory*. Cambridge: Cambridge University Press, 2006.

SHOWALTER, Elaine. *A Literature of Their Own: British Women Novelists from Brontë to Lessing* [1977], Princeton (NJ.): Princeton UP, 1999.

— (ed.). *The New Feminist Criticism: Essays on Women, Literature and Theory*, London: Virago, 1985

— Feminist Criticism in the Wilderness", *Critical Inquiry,* vol. 8, No. 2, *Writing and Sexual Difference* (Winter, 1981), p. 179-205.

TOMICHE, Anne, ZOBERMAN, Pierre, (dir.). *Littérature et identités sexuelles*. Paris: Éditions Champ social, 2007.

WARHOL, Robyn R, PRICE HERNDL, Diane, (eds.). *Feminisms: An Anthology of Literary Theory and Criticism*. New Brunswick (N.J.): Rutgers University Press, 1997.

WOOLF, Virginia, *A Room of One's Own* [1929] and *Three Guineas* [1938]. London: Vintage, 1996.